



**Engagement.** Frédéric Tissot se souvient de ses missions humanitaires pour Aide médicale internationale au Kurdistan : « J'étais habillé en Kurde, je parlais kurde, j'avais l'air d'un Kurde et peut-être que dans ma tête, j'en étais devenu un. »

# Frédéric Tissot notre consul au Kurdistan

[ Antoine Audouard | Photo Paolo Woods pour Le Monde 2 ]

Cet ancien « french doctor », compagnon de route de Bernard Kouchner, dirigera bientôt la première représentation diplomatique de la France à Erbil, capitale de la région autonome du Kurdistan irakien. Un peuple pour lequel il s'est longtemps battu en tant que médecin puis diplomate, en 1989, lors de l'évacuation en France des Kurdes fuyant Saddam Hussein. Pour son ami de trente ans, l'écrivain Antoine Audouard, il retrace une vie aux allures d'épopée.

Quelques jours après avoir reçu l'appel de Bernard Kouchner lui demandant d'être le premier représentant diplomatique de la France à Erbil, au Kurdistan d'Irak, le docteur Frédéric Tissot a trouvé au fond d'un de ses cartons un mince livret, encore tenu par un fil qu'il avait lui-même cousu il y a exactement vingt-cinq ans. C'est le lexique franco-kurde qu'il avait rédigé après sa première mission humanitaire clandestine dans cette région à la forte unité géographique, ethnique, linguistique, mais dont la malchance est de se trouver dépecée entre ses voisins plus puissants que lui : l'ex-Union soviétique, la Turquie, la Syrie, l'Irak et l'Irak.

Sous une couverture où des enfants sourient dans leurs guenilles flamboyantes, Tissot a dessiné de naïfs croquis anatomiques légendés en français et en kurde, un guide de conversation de la famille Berlitz (« Où pourrais-je trouver du pain, s'il te plaît ? ») et toute la série « Urgences » en temps de guérilla (« Couche-le sur le côté, car sur le dos il risque de vomir et ça pourrait le tuer »).

Tissot, qui vient de reprendre son premier cours de kurde, sourit : « Ça fait plus de vingt ans aujourd'hui, mais je crois que pour BK [Bernard Kouchner], je serai toujours "le seul médecin français qui parle kurde". Il avait débarqué du côté du Kurdistan iranien, où j'en étais déjà à ma cinquième ou sixième

mission. J'étais habillé en Kurde, je parlais kurde avec le docteur Ghassemlou, le leader du PDKI [Parti démocratique du Kurdistan d'Irak], j'avais l'air d'un Kurde et peut-être que dans ma tête, j'en étais devenu un... Au bout d'une heure, comme Kouchner posait une question médicale, Ghassemlou qui trouvait ça très drôle lui a dit en se tournant vers moi : "Vous devriez en discuter avec votre collègue, le docteur Tissot." Kouchner m'a regardé, l'air de dire : "Mais qu'est-ce que c'est que ce type ?" Mais j'avais gagné son respect. Et je crois que je ne l'ai pas perdu. »

## Le fantasme du baroud

Troisième d'une fratrie de sept, Frédéric Tissot avait 11 ans en 1962 quand sa famille quitte l'Algérie. « Le jour où nous sommes partis, j'ai dit à mon père : "Quand je serai grand, je serai général. Et je viendrai reconquérir le pays." » Le regard bleu clair se trouble. « Tu ne vas pas écrire ça... » Et puis il se marre : « Après tout... » C'est qu'il est loin, le temps de l'adolescence, où le fanion rouge et vert du 1<sup>er</sup> REP de la Légion étrangère était accroché au-dessus de son lit avec la devise : « On ne peut demander à un soldat de se parjurer. »

Une forme de tristesse lui colle à l'âme quand il évoque son père. En Algérie, avec ses vingt métiers à tisser, il restait un artisan mais il était « quelqu'un ». En France, s'il a trouvé à s'employer, c'est pour vendre des échantillons... « Fabriquer des tissus et découper ceux des ►

► autres, ce n'est pas la même chose. » Cette mince différence est une de ces blessures minimales et définitives qui accablèrent les frères de misère de la honte nationale, pieds-noirs et harkis.

Très vite, le fantasme du baroud à la Lyautéy lui passe. Par goût des sciences nat, il devient médecin dans une famille où il n'y en a pas. Puis il entend dire que pour faire son service à l'étranger, il faut aller au ministère des affaires étrangères. Il monte de Dijon et passe la porte, erre dans des couloirs, frappant au hasard des portes où un nom de pays l'inspire. Irrésistiblement, il revient vers l'Algérie... « Quand ils ont vu que j'étais né là-bas, ils m'ont dit que ça n'allait pas être possible. Ils m'ont conseillé d'aller frapper à la porte à côté. » Ce sera donc le Maroc.

### La terre où il est né

Il se retrouve coopérant dans une vallée perdue du Haut Atlas où il est, aujourd'hui encore, propriétaire d'une maison de terre tombée à moitié en ruine, et où il s'échappe parfois pour dormir une nuit. « C'est là-haut, dans l'Atlas, que j'ai découvert le monde et que je me suis découvert moi-même. C'était quand même la terre où je suis né... et plus tard, celle où sont nés mes enfants. C'était exaltant d'avoir trois cents personnes qui attendaient à la porte du dispensaire dans un coin où il n'y avait rien. C'était marrant, à l'occasion, de vexer les notables en les faisant

troupeaux... Le sel iodé, il faut l'importer... Et les femmes qui arboraient fièrement leurs goitres et même les décoraient, elles ont commencé à les voiler quand elles ont compris que c'était une pathologie. Un geste juste, médicalement incontestable, avait un impact social, politique, économique que je n'avais pas forcément mesuré. C'est une leçon que je n'ai pas oubliée – la leçon de base en santé publique – mais qu'on n'en finit pas de redécouvrir. »

Après le Maroc, il rejoint l'ONG Aide médicale internationale (AMI). Il est de la première mission médicale exploratoire dans l'Afghanistan de la guerre soviétique. Puis, toujours avec l'AMI, il découvre le Kurdistan, ses paysages magnifiques, son peuple fier qui a développé une authentique (et toujours vivace) culture démocratique, mais aussi sa géopolitique complexe.

Dans une clandestinité à laquelle il se fait sans peine, derrière des portes qui s'ouvrent, à la Tintin, dans une fissure d'une paroi rocheuse, son professeur s'appelle le docteur Ghassem lou. Cet intellectuel qui parle une dizaine de langues, dont un français parfait, lui enseigne avec l'histoire des errances de son peuple les traînées de sang, de sueur et de larmes qui restent accrochées aux pointillés des frontières. « Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que ceux qui vendaient aux Irakiens des bombes au phosphore dont les éclats brûlaient et tuaient des

gazés par Saddam – 15 000 êtres humains entassés dans des conditions déplorable –, Tissot est chargé de l'installation en France de 330 demandeurs d'asile, puis du choix de 50 nouveaux « heureux élus » tous les deux mois. « J'étais Dieu, dit-il sans joie. Je montrais une famille du doigt, et elle partait. Pour m'y retrouver – car ils étaient tous originaires du même coin et, à les entendre, ils faisaient tous partie de la même famille –, j'ai écrit des arbres généalogiques sur des nappes en papier. »

### Au cœur de l'administration

Comme il se plaint qu'« il n'y a pas de pilote dans l'avion », M<sup>me</sup> Mitterrand le prend au mot et le fait nommer chargé de mission auprès de Michel Rocard, alors premier ministre, pour l'accueil des réfugiés kurdes. Il découvre l'administration française, ses splendeurs, ses misères, son éléphantesque efficacité. Il doit faire établir des cartes de séjour et des permis de conduire, obtenir des logements et des écoles dans des municipalités que la menace du Front national rend méfiantes, il doit décrocher des formations professionnelles et des machines à laver. Très vite, il est confronté à une mauvaise humeur chronique des Kurdes, à des récriminations qui lui paraissent injustes. « J'entendais : "C'est M<sup>me</sup> Mitterrand qui nous a promis, ça ne va pas..." Et bien sûr, tout était de ma faute. Au début, je me

« Un geste juste, médicalement incontestable, avait un impact social, politique, économique que je n'avais pas forcément mesuré. Une leçon que je n'ai pas oubliée »

poireauter dans la queue comme les autres ou bien d'abrégé un repas parce que les patients m'attendaient... Avec le recul, je vois bien aussi que ça pouvait être une erreur... Les deux à la fois, sans doute : tu travailles pour une communauté, et ces notables en font partie. Et en même temps, si tu ne les secoues pas un peu, tu finis notable, toi aussi. C'est donc là que j'ai appris que la médecine ce n'est pas seulement des gestes, mais aussi de la politique. »

Il se lance dans une campagne contre le goitre, très développé dans cette vallée de montagne à cause d'un déficit chronique en iode. Une bonne partie de la population féminine en est affectée et, dans ses formes les plus virulentes, la maladie dégénère en une forme de crétinisme physiologique. « Même ça, c'était plus compliqué qu'il n'y paraissait. Des crétins, c'est bien utile dans les villages pour garder les

victimes que nous ne pouvions pas soigner, c'étaient des Français comme nous – pas des trafiquants, hein, des officiels qui faisaient leur boulot, comme nous, et contribuaient à maintenir l'emploi... C'était – c'est toujours – la réalité. Et il faut vivre avec. »

Les Kurdes sont le peuple de sa vie. Que ce soit avec l'AMI ou pour le compte du gouvernement français, il n'a cessé de revenir vers eux. Sa femme Catherine, architecte, a dessiné les plans de la maison de Ghassem lou. Il a tissé avec lui un lien presque filial, brutalement interrompu quand, fidèle à son refus du terrorisme et à ses convictions démocratiques, le leader kurde est assassiné à Vienne en juillet 1989.

Cette même année, tandis que Danielle Mitterrand découvre en Turquie le camp de Mardin où s'étaient réfugiés les Kurdes

suis révolté. Franchement, on avait fait du bon travail ! Mais j'ai fini par comprendre, en leur parlant, que ces hommes avaient, en quittant le camp, perdu quelque chose d'essentiel : leur dignité. Dans la merde et la boue, entourés par les barbelés, avec les soldats turcs qui leur tiraient au-dessus de la tête, elle avait résisté. Mais elle ne résistait pas face à notre bonté, à nos logements neufs ; en les prenant en charge jusqu'à l'assistanat, nous les dépossédions d'eux-mêmes. »

Et c'est lui qui va voir Danielle Mitterrand, d'abord réticente, et la convainc d'interrompre l'opération. « C'est ce jour-là que j'ai compris que la générosité peut devenir un enfermement, qu'elle peut tuer, que ça ne suffit pas d'arriver drapé dans son armure de chevalier du Bien. Tu ressens une émotion ? C'est bien, c'est humain, mais ça ne suffit pas. Je me suis souvenu de ma vieille histoire du

goitre au Maroc, de cette idée que chaque décision, même d'apparence incontestable, a des séries d'effets qu'il faut évaluer en portant une attention profonde, informée, à la communauté, à l'autre.»

Directeur de la cellule d'urgence au Quai d'Orsay, il a eu l'occasion de se confronter aux difficultés pratiques d'application de ces principes. Pour certains bureaucrates, il est un « fou furieux », le bras armé de l'incontrôlable ludion Kouchner ; à l'opposé, des figures historiques de l'humanitaire l'accusent d'être devenu un « rond-de-cuir ». La vérité est

de convaincre ses interlocuteurs, les plus hauts responsables du pays, qu'ils doivent cesser d'intérioriser leur dépendance, leur faiblesse, leur incapacité à s'assumer. « C'est terrible, tu vois des êtres humains comme toi. Mais à force d'entendre qu'ils sont nuls, ils ont fini par le croire. Et toi, sans le vouloir, tu te retrouves sur la photo dans le rôle du conseiller blanc qui souffle sa réponse au ministre noir. Je ne voulais pas de ce rapport-là. » Un jour de début d'été, il est à la frontière de la République dominicaine et d'Haïti avec une amie venue réaliser un documentaire sur l'île. C'est

vaillent en contrebass croient avoir vu un arc lumineux à la hauteur du câble électrique tendu au-dessus du parapet... Quelle que soit la cause de sa chute, le résultat est là : première vertèbre lombaire explosée, le docteur Tissot a fini de courir. Transporté dans une clinique locale, il est finalement opéré à Fort-de-France, puis transféré à l'hôpital de Garches. Il est paraplégique, peut-être à vie. Il dansera encore mais sur deux roues.

« Il y a eu – il y a toujours – des moments difficiles. Les fameuses douleurs neuropathiques que connaissent les amputés quand, dans mon

« J'ai compris que la générosité pouvait devenir un enfermement, qu'elle pouvait tuer, que ça ne suffisait pas d'arriver drapé de son armure de chevalier du Bien »

qu'il se bat – pour organiser la logistique très complexe de l'opération du riz en Somalie (celle qui donna lieu à la photo controversée, qu'il assure non préparée, de Kouchner avec son sac de riz sur l'épaule), pour soulager la famine dans l'ex-URSS, envoyer des avions à Sarajevo, parachuter des vivres aux Kurdes (encore et toujours eux) en 1991, etc.

#### Le conseiller blanc

Devenu responsable à Kaboul de la coopération santé de la France en Afghanistan, ou encore conseiller du ministre de la santé à Haïti, le docteur Tissot a toujours essayé de partager cette expérience, ne se donnant jamais le prétexte du doute et des interrogations pour excuser l'inaction, mais ne se cachant pas derrière l'action pour faire l'économie des questions nécessaires.

La trajectoire aurait pu prendre fin à Haïti, en 2006. Dans ce pays à la dérive, il se livre à une pédagogie troublante : celle

un no man's land de barbelés où leur autobus s'immobilise pour d'interminables formalités. Tissot et son amie descendent. D'un bar minable s'échappe une musique. Ils dansent sur un air, deux airs, dix. Un attroupement se forme autour d'eux, ce couple improbable et troublant de liberté. « C'était la vie elle-même, dit-il, sans paroles et sans discours, une ivresse de complicité et d'échange qui n'avait besoin de rien d'autre que d'elle-même, un moment suspendu, éternel, volé à tous les interdits. » Il ignore que c'est le dernier.

Quelques jours plus tard, sorti faire quelques pas hors de son bureau, il marche sur un parapet qui domine une zone résidentielle arborée des faubourgs de Port-au-Prince. La suite est un trou noir. Son amie le retrouve une heure plus tard, baignant dans son sang au pied du parapet. Que s'est-il passé ? Les événements se sont effacés de sa mémoire et nul témoin n'est assez proche pour être précis. De jeunes pharmaciens qui tra-

bassin et mes jambes, il y a une tonne de métal en fusion... alors que, théoriquement, je ne peux rien sentir. » Il y a aussi eu le doute – celui de sentir que son énergie et son envie sont intactes, que bientôt trente ans d'expérience sur tous les terrains lui ont donné un instinct d'analyse sûr, mais qu'à cause d'un simple fauteuil roulant, le regard des autres a pu changer. « Ils m'avaient toujours appelé, depuis des années, pour me dire qu'ils avaient besoin de moi. Un moment, je me suis posé la question... »

La réponse est venue : d'ici quelques semaines, le futur représentant diplomatique de la France à Erbil prendra ses fonctions dans un contexte particulièrement tendu avec la Turquie et l'Iran.

« Ils » ont toujours besoin de lui. ●

#### L'auteur

- Antoine Audouard rencontre Frédéric Tissot il y a trente ans, sur la première mission afghane de l'Aide médicale internationale.
- Romancier, il est l'auteur de grands succès comme *Adieu, mon unique* (2000), *Un pont d'oiseaux* (2006), éd. Gallimard.
- Jusqu'en 1999, il dirige les éditions Robert Laffont desquelles il démissionne pour ne se consacrer qu'à l'écriture.

# Le Monde

numéro 193 du 27 octobre au 2 novembre 2007